

Essai historique

La voix de Jésus au-delà de la Bible

Qui était Jésus — et que nous dit-il d'autre ?

Des paroles oubliées hors de la Bible
expliquées en langage simple.



Serge GUBERT

Serge Gubert

La voix de Jésus au-delà de la Bible

Paroles oubliées hors des textes canoniques

© Serge Gubert, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1143-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

J'ai conçu ce livre pour mon fils adolescent. Je souhaitais qu'il puisse étudier les paroles (logia) de Jésus en dehors de la Bible qu'il lisait, afin de mieux comprendre qui était Jésus et quel grand héritage il nous a légué. Le terme logia – du grec λόγια κυριακά (« paroles du Seigneur », singulier : λόγιον) – désigne les recueils de paroles de Jésus-Christ, transmis oralement et par écrit bien avant la rédaction des Évangiles. En dehors de la Bible, des centaines de phrases attribuées à Jésus ont été préservées : dans le sable égyptien, dans des ouvrages polémiques étrangers, dans des manuscrits coptes et syriaques, dans des recueils ascétiques arabes. Des générations entières de grands hommes, de savants et d'archéologues les ont rassemblées, animées par une simple soif : celle de trouver, de découvrir et de ne pas perdre. Cet ouvrage est une tentative de rassembler autant que possible ces voix en un seul endroit.

Ainsi, j'avais pour mission de rassembler non pas les logia tirés de l'Évangile, que tout le monde connaît, mais des fragments – des feuilles retrouvées dans le sable égyptien, des lignes conservées par hasard dans les écrits de polémistes ecclésiastiques, des récits tardifs où Jésus ne s'exprime plus en grec ni en araméen, mais dans la langue des moines coptes, des scribes syriaques, des ascètes arabes et des soufis. Et de parler de ces grands hommes qui nous ont révélé ce monde, caché dans les endroits les plus inattendus et les plus étonnants.

À quoi ressemblent-elles, ces paroles de Jésus hors de la Bible (hors du canon) ? Certaines d'entre elles pourraient être très anciennes. D'autres ont manifestement traversé la longue mémoire des communautés, les peurs, les espoirs, les débats et les rêves théologiques de personnes ayant vécu des siècles après Jésus. Même là où le texte est altéré, là où la source est contestable, là où nous avons affaire à une légende plutôt qu'à l'histoire, il reste une trace importante : quelqu'un croyait que c'était exactement ainsi que Jésus aurait pu s'exprimer.

Je ne demande pas au lecteur de considérer toutes ces paroles comme les paroles authentiques du Jésus historique. Il serait erroné de l'affirmer : la plupart d'entre elles ne sont pas scientifiquement prouvées, et certaines sont manifestement nées plusieurs siècles après lui. Lorsque j'ai eu cette liste entre les mains pour la première fois, ce n'est pas la nouveauté des mots qui m'a frappé, mais leur solitude. Chaque phrase nous est parvenue souvent sans livre, sans auteur, souvent sans référence précise.

Dans cette préface, je voudrais commencer par les origines et les événements qui se sont déroulés avant même la naissance de Jésus.

Commençons par ce qui n’a presque certainement pas eu lieu : Jésus n’est pas né le 25 décembre.

Cette date est tardive et, très probablement, symbolique. Mais contrairement à une idée reçue, ce n’est pas l’empereur Constantin qui l’a fixée. La réalité est bien plus complexe et intéressante. Dès environ 204 – un siècle avant Constantin – Hippolyte de Rome, l’un des premiers théologiens chrétiens du III^e siècle, lié au milieu ecclésiastique romain, écrivait que Jésus était né huit jours avant les calendes de janvier, c’est-à-dire le 25 décembre.

Ce passage est toutefois sujet à controverse : certains chercheurs le considèrent comme un ajout tardif, tandis que d’autres, dont Thomas Schmidt, défendent le lien entre Hippolyte et cette date en s’appuyant sur ses calculs chronologiques dans le « Canon » et le « Chronikon ». Il est donc plus juste de parler ici d’une tradition chrétienne ancienne et importante en matière de calcul, plutôt que d’un fait avéré.

Vers l’an 221, Sextus Julius Africanus parvint à la même date par une autre voie : il estimait que la conception avait eu lieu le 25 mars, ce qui signifiait que la naissance avait eu lieu exactement neuf mois plus tard, en décembre.

L’origine même du 25 mars est une autre histoire, liée à la croyance antique selon laquelle les grands prophètes mouraient le jour même de leur conception. Quant à la première célébration documentée de Noël le 25 décembre, elle remonte à l’an 336 – effectivement à l’époque de Constantin –, mais il s’agissait de l’attestation d’une tradition déjà existante, et non d’un décret impérial.

Il existe une deuxième version, que l’on aime répéter : celle selon laquelle les chrétiens auraient simplement pris la place d’une fête païenne. À Rome, le solstice d’hiver tombait vers le 25 décembre, et en 274, l’empereur Aurélien institua la fête du « Soleil invaincu ». Pour les païens, c’était le moment de la victoire de la lumière sur les ténèbres – le jour après lequel le soleil se tourne vers le printemps et les journées s’allongent. L’hypothèse est séduisante. Mais le seul témoignage antique reliant ces deux dates est le même calendrier romain de l’an 354, et l’idée d’un emprunt n’est apparue qu’au Moyen Âge. Aujourd’hui, de nombreux historiens la jugent indémontrable.

En d’autres termes, nous ne savons pas quand Jésus est né. En revanche, nous savons quelque chose de plus intéressant : quelques années avant la date

supposée de sa naissance, il s'est effectivement produit dans le ciel un phénomène que les astrologues de l'Antiquité ont pu interpréter comme le signe de la naissance d'un roi. Et c'est précisément là que commence l'une des histoires les plus inattendues de l'étude des Évangiles.

Pour compléter le contexte de la naissance de Jésus, j'aimerais poursuivre avec une théorie intéressante. Comme on le sait, la naissance de Jésus était attendue par les mages, mais il s'agissait en réalité d'anciens sages, d'astrologues érudits. Mais qu'attendaient-ils exactement, et sur quels calculs reposait leur attente ? C'est là qu'intervient la théorie de Michael Molnar : il considérerait que l'étoile de Bethléem n'était ni une nouvelle étoile ni une comète, mais un horoscope royal lié à Jupiter.

À la fin des années 1990, Michael Molnar, astronome à l'université Rutgers et collectionneur de pièces antiques, examinait une acquisition récente : une pièce antique d'Antioche. Elle représentait un bélier regardant en arrière, vers une étoile. Molnar savait que le bélier correspondait au signe du Bélier, et il s'est mis à chercher pourquoi l'ancien monnayeur avait associé ce signe à une étoile. La réponse s'est avérée inattendue : dans l'astrologie antique, le Bélier était le symbole de la Judée. De plus, les astrologues croyaient que la naissance d'un nouveau roi était annoncée par un événement céleste particulier : lorsque la Lune passe devant Jupiter, la planète royale. Molnar se demanda alors : cette pièce ne pourrait-elle pas être une référence à ce « grand signe royal » que les chrétiens ont appelé l'étoile de Bethléem ?

C'est ainsi qu'est née l'hypothèse que l'historien de l'astronomie de Harvard, Owen Gingerich, a qualifiée de contribution la plus importante à ce sujet de tout le XXe siècle.

Selon cette théorie, le 17 avril de l'an 6 avant J.-C. fut un événement marquant : Jupiter se trouvait en Bélier et était occulté par la Lune. Pour les astrologues de l'Antiquité, cela pouvait signifier la naissance d'un grand roi. Dans la logique de Molnar, Jupiter est la planète royale, et le Bélier est un signe que certains astrologues de l'Antiquité associaient à la Judée, à la Syrie et à la Palestine. Ce jour-là, la Lune occulte Jupiter, ce qui, pour les astrologues, pouvait constituer un signe royal particulier.

« À l'est » pourrait ne pas désigner une direction géographique, mais un terme technique : le lever / le lever héliaque de la planète. Cette hypothèse est discutée en détail par l'Observatoire du Vatican (Vatican Observatory) : selon Molnar, il

ne s'agissait pas d'un objet brillant dans le ciel, mais précisément d'un présage royal (« regal portent »), compréhensible par les astrologues de l'époque.

Un point décisif se dessine ici : cet événement pouvait être invisible pour les gens ordinaires, car il se produisait dans le ciel diurne. Mais pour les mages, c'est-à-dire les astrologues, cela ne posait aucun problème : ils pouvaient calculer mathématiquement la position des planètes. « L'étoile à l'est » – dans ce contexte, il ne s'agit pas d'une direction, mais d'un terme astrologique. C'est la clé pour comprendre.

Le lecteur d'aujourd'hui imagine facilement : « Ils ont vu une étoile à l'est et l'ont suivie. » Mais si les mages, ces astronomes, sont venus de l'Orient vers la Judée, ils se dirigeaient plutôt vers l'ouest. Molnar et d'autres chercheurs proposent de lire ce passage ainsi : « nous avons vu son étoile lors de son lever », c'est-à-dire lors de la première apparition de la planète parmi les rayons du soleil – le lever héliaque. Bradley Schaefer, astrophysicien américain de l'Université d'État de Louisiane et historien de l'astronomie, analysant l'hypothèse de Molnar, écrit sans détour que « à l'est » pourrait être une expression technique astrologique correspondant au lever héliaque.

Le lever héliaque (du grec ancien ἡλιακός, « solaire ») désigne le premier lever d'un corps céleste (étoile ou planète) après une certaine période d'invisibilité, juste avant le lever du Soleil : « le lever dans les rayons de l'aube ». Pour les mages, l'étoile de Bethléem n'était peut-être pas un point lumineux leur indiquant le chemin, mais une formule céleste mathématique : Jupiter, la planète royale, se trouvait dans une position que l'astrologue pouvait interpréter comme la naissance d'un roi en Judée. Matthieu transforme ce langage du ciel en un récit théologique : même les étoiles témoignent de la naissance du Messie.

Mais il existe d'autres théories, qui me semblent moins convaincantes, et je vais expliquer pourquoi. L'alternative la plus connue remonte à Johannes Kepler lui-même : en 1604, il observa le rapprochement de Jupiter et de Saturne, près desquels une nouvelle étoile s'était soudainement allumée – et, en recalculant le mouvement des planètes à rebours, il découvrit une même conjonction triple en l'an 7 avant J.-C.

Au XXe siècle, cette hypothèse a été développée par David Hughes, un astronome britannique de Sheffield, spécialiste des comètes et des météorites, qui a commenté en direct la mission vers la comète de Halley. En 1976, il a publié une analyse approfondie de toutes les interprétations de l'étoile de

Bethléem dans le numéro de Noël de la revue Nature, puis lui a consacré un ouvrage entier – et, jusqu’à la fin de sa vie, il a donné chaque décembre des conférences sur les étoiles. Sa conclusion : les mages ont observé une triple conjonction de Jupiter et Saturne en Poissons – trois rapprochements entre ces deux planètes en l’espace d’une année. C’est un phénomène rare. Mais cette théorie pose un problème.

C’est un phénomène rare : une triple conjonction de Jupiter et Saturne en Poissons. L’Encyclopédie Britannica indique également qu’en l’an 7 avant J.-C., Jupiter et Saturne se sont rapprochés à trois reprises à moins d’un degré l’un de l’autre. Et ce seul degré compte beaucoup ! Un degré, ce n’est pas une seule étoile. Cela correspond à environ deux largeurs apparentes de la Lune, et un observateur expérimenté, a fortiori les mages en tant qu’astronomes, aurait vu deux planètes, et non un seul objet brillant. De plus, Jupiter connaît des stations presque chaque année, ce qui rend peu convaincante la théorie selon laquelle une étoile se serait arrêtée, comme le suggérait Kepler.

Les autres théories concernant une comète, une nouvelle étoile ou une supernova sont encore moins convaincantes, car nous ne disposons d’aucune preuve solide sur laquelle nous appuyer comme un fait avéré.

Qu’en est-il des calculs ? Ainsi, les calculs pour le 17 avril de l’an 6 av. J.-C. nous donnent Jupiter à environ 11° du Bélier, le Soleil à environ 24° du Bélier, la Lune entre 7 et 11° du Bélier au cours de la journée, et Saturne à environ 29° des Poissons / début du Bélier. Dans le calcul pour Jérusalem, la distance minimale entre la Lune et Jupiter s’est avérée être d’environ 9,5 minutes d’arc, c’est-à-dire inférieure au rayon apparent de la Lune. Cela signifie que, d’un point de vue topocentrique pour la Judée, l’événement correspond effectivement à une occultation de Jupiter par la Lune.

Et cela compte beaucoup : Jupiter se trouvait en Bélier, signe que Molnar associe à la Judée. Molnar y voyait non pas une étoile ordinaire, mais un signe royal, où Jupiter, la planète royale, était occultée par la Lune en Bélier. Bradley Schaefer, astrophysicien et historien de l’astronomie américain, qui a spécifiquement évalué l’hypothèse de Molnar, écrit qu’elle repose sur le thème natal du 17 avril 6 av. J.-C., qu’elle contient de puissants signes royaux et qu’elle désigne la Judée.

La théorie de Molnar a bien sûr ses détracteurs. L’une des principales objections porte sur le caractère convaincant du lien que Molnar établit entre la Judée et le

Bélier. Michael Anthony Hoskin faisait partie de ces historiens de l'astronomie qui savaient voir, derrière un tableau antique, non seulement des chiffres, mais aussi la culture dans laquelle ces chiffres s'inscrivaient.

Il fut l'un des grands historiens britanniques de l'astronomie du XXe siècle : il a travaillé pendant de nombreuses années à l'université de Cambridge, où il a dirigé le département d'histoire et de philosophie des sciences, a été président du Churchill College – l'un des collèges de l'université de Cambridge – et a fondé le *Journal for the History of Astronomy* (« Journal d'histoire de l'astronomie »), l'une des principales revues universitaires consacrées à l'histoire de l'astronomie. C'est pourquoi on ne peut pas simplement écarter cette objection.

Si les mages s'appuyaient sur une géographie zodiacale babylonienne plus ancienne, le signe des Poissons aurait pu revêtir une importance plus grande. En revanche, s'ils vivaient déjà dans le milieu astrologique hellénistique et romain de l'époque de Jésus, alors l'argument de Molnar concernant le lien entre le Bélier et la Judée gagne en force. Pour moi, il s'agit là d'une précision importante : le débat ne porte pas sur l'existence ou non d'un événement dans le ciel, mais sur le langage astrologique dans lequel les mages auraient pu l'interpréter.

L'objection de David Hughes mérite une mention à part. C'est précisément Hughes, se référant aux assyriologues Hermann Hunger et Simo Parpola, qui a souligné que l'occultation de Jupiter par la Lune, dans les présages babyloniens, pouvait être lue comme un signe de mort royale plutôt que de naissance. L'objection se déplace donc : il n'est plus seulement question des Poissons ou du Bélier, mais du sens même du présage – naissance ou mort. Et c'est là que le débat devient particulièrement intéressant, car Molnar ne se contente pas de rejeter cette nuance sombre. Il peut l'intégrer au récit évangélique lui-même : les mages apportent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, cette dernière étant associée, dans la tradition chrétienne, à la mort et à la sépulture.

Mais c'est précisément là, à mon avis, qu'un nouveau problème se pose pour l'objection de Hughes. Si ce présage est interprété comme un signe de la mort d'un roi, il doit avoir un destinataire clair. S'il s'agit de la Judée, le candidat naturel est Hérode.

Or, Hérode n'est pas mort à la date avancée par Molnar, ni même la même année : il y a un écart trop important entre le 17 avril de l'an 6 av. J.-C. et la date traditionnelle de la mort d'Hérode, vers l'an 4 av. J.-C. Pour un signe censé

annoncer la mort d'un roi en fonction, cette coïncidence est trop ténue.

Si, en revanche, on transpose ce présage à la mort future de Jésus, l'argument n'est plus babylonien, mais rétrospectivement chrétien. Le présage babylonien de la mort d'un roi se rapporte au sort d'un souverain en fonction, d'un royaume ou d'un danger politique immédiat ; il ne fonctionne naturellement pas comme un signe annonçant la mort d'un homme qui n'est pas encore né et qui sera exécuté dans quelques décennies. Un tel transfert n'est possible que pour un lecteur postérieur, connaissant déjà tout le récit évangélique, de la Nativité au Calvaire.

Mes calculs d'éphémérides ne corroborent pas non plus ce lien. À la date avancée par Molnar, le 17 avril de l'an 6 avant J.-C., c'est précisément la configuration natale qui s'applique : Jupiter en Bélier, la Lune près de Jupiter, le Soleil en Bélier, la planète royale dans un signe que Molnar associe à la Judée.

Les dates supposées de la mort de Jésus – généralement comprises entre 30 et 33 après J.-C. – se rapportent déjà à une autre configuration céleste pascal : le Soleil en Bélier, la Lune en opposition à lui dans la région de la Balance, sans répétition de la conjonction Lune-Jupiter en Bélier proposée par Molnar. Ainsi, le lien entre « la naissance comme signe d'une mort future » n'est pas ici d'ordre astronomique, mais théologique. L'objection de Hughes est importante, mais elle ne remet pas en cause la théorie de Molnar ; pour moi, elle montre plutôt que la date avancée par Molnar revêt non seulement une connotation royale, mais aussi une connotation tragique.

Si l'on fait abstraction de cette couche symbolique tardive, l'hypothèse de Molnar conserve son essence : Jupiter dans le signe de la Judée, occulté par la Lune, au lever. Les mages pouvaient y voir un code royal, non le caractère du futur Jésus : un roi est né en Judée. Tout le reste relève de mon interprétation ultérieure et ne constitue pas le fondement de l'hypothèse.

Je dois maintenant formuler une réserve importante. L'analyse planétaire qui suit ne relève plus du calcul de Molnar ni de l'élément probatoire de son hypothèse. Chez Molnar, l'argument principal est bien plus rigoureux et concis : Jupiter, en tant que planète royale, se trouve en Bélier, la Lune occulte Jupiter, l'événement est lié au lever héliaque, et le Bélier peut être associé à la Judée. Cela suffit pour étayer son idée d'un signe royal. Tout ce que j'ajoute par la suite – le Soleil, Vénus, Saturne, Mercure et Mars – n'est que mon propre commentaire symbolique de la carte, postérieur au calcul principal. Je n'affirme pas que les